

## Le propos du metteur en scène...

J'ai regardé la télévision hier soir, on vit une époque terrifiante...

J'ai regardé la télévision hier soir, on vit une époque magnifique...

J'ai regardé la télévision hier soir, on vit une époque pleine d'émotions...

J'ai regardé la télévision hier soir, on vit une époque effarante...

J'ai regardé mes enfants regarder la télévision hier soir, le soir d'avant, et encore celui d'avant, et encore, et encore... et il m'est apparu indispensable de créer un spectacle qui nous rende plus lucides encore sur l'énorme manipulation médiatique à une époque où le fait divers de l'état de santé d'un brin d'herbe monopolise l'avant-scène au détriment de l'information sur des événements majeurs.

Cela fait quelques années que l'évolution de la télévision me préoccupe, préoccupation croissante et très certainement accrue depuis que j'ai des enfants.

C'est peut-être un « bateau » mais certaines « idées-bateaux » gardent toute leur valeur. En effet, il n'y a pas que les idées novatrices qui sont bonnes à défendre.

Depuis quelques années, Patricia et moi souhaitons mettre en critique la télévision et, surtout, ceux qui la dirigent. Je pense que ma première révolte de téléspectateur est née lors de la diffusion des informations sur la guerre du Golfe. Le sujet revenait régulièrement dans nos discussions : la télévision comme machine à désinformer, questionnement sur la véracité

des émissions d'actualités, manipulation du spectateur, raisons d'une guerre en Irak, création d'un climat de terreur comme alibi d'action armée,... Dans un autre registre, il y a aussi les valeurs véhiculées par les émissions de divertissement : devenir star en 40 jours ou montrer jusqu'à combien de rouleaux de papiers hygiéniques sont utilisés quotidiennement par des « lofteurs »,...

Au hasard d'une rencontre avec Claude Semal - mais est-ce vraiment un hasard ?-, je lui ai parlé de l'idée de traiter ce sujet. Il était en train d'écrire pour Serge Larivière et, très vite, nous avons décidé de monter ce projet ensemble, d'unir nos forces contre l'adversaire ... L'union fait la force, non ? « Le Roi, la Loi, la Liberté ! Le Roi, la Loi, la Liberté ! tam ta dam ! »

Je suis très heureux de mettre en scène les écrits de Claude. Ce texte est drôle, virulent, politiquement incorrect à souhaits mais absolument pas caricatural.

J'ai, autour de ce projet, la chance de travailler avec de vieilles complicités... non : d'anciennes..., non : de belles, de très belles complicités ainsi qu'avec de jeunes acteurs, chanteurs, musiciens,...

(...)

Mon désir à travers ce spectacle, c'est d'amplifier le questionnement sur la vérité et la cohérence des programmations dont les médias nous gavent ; mais c'est surtout, tenter par ce questionnement à ce que notre cerveau ne devienne pas un foie gras en bocal.

## L'imaginaire tient à un fil...

Nos richesses naturelles s'épuisent : nos rêves prennent l'eau, nos chimères se noient. Nous sommes bercés par les illusions que nous propose un système qui nous rendra enfin beaux, propres, joyeux, libres, sains, modernes, désirés...

Domestiquer, dresser, soumettre, tels sont les objectifs des « nouveaux maîtres du monde » : les mastodontes de la communication. Pour conquérir le pouvoir, ils devront conquérir la culture, c'est-à-dire la maîtrise du contenu, de la production, de la diffusion, et des liens avec le citoyen. Déjà des procédés de plus en plus efficaces de manipulation des esprits réduisent l'esprit critique et toutes velléités de protestation.

Tous les moyens sont bons pour nous persuader que nous sommes libres... dans les limites de notre soumission. Toutes les impertinences sont récupérées. Ces « nouveaux maîtres » kidnappent les rêves rebelles et nous fabriquent des insolences sur mesure. Avec la tolérance et la liberté comme leitmotiv.

Pour édifier leurs empires médiatiques, les tyrannosaures industriels piétinent les valeurs fondamentales, en premier lieu la culture. La culture est le fruit des coutumes, des idées, des savoirs, des rites, des esthétiques. Elle se perpétue et se régénère de génération en génération. Si on n'y prend pas garde, la culture deviendra une valeur archaïque bientôt remplacée par le concept de « communication ». La construction du sens ne figurant même plus au

programme. Domestiquée, dressée, soumise, la culture disparaîtra.

Depuis la nuit des temps, l'être humain vit sa vie d'alternance de rationnel et de poésie.

La poésie est un état d'âme. Elle nous révèle à nous-mêmes, elle nous met en état de grâce et nous permet de franchir nos propres limites, d'être capables de communier avec ce qui nous dépasse. L'état poétique purge l'anxiété, la médiocrité, la banalité. Il transfigure le réel. Dans un monde compartimenté, monétarisé, atomisé, la privation de poésie sera aussi fatale que la privation de pain. L'importance de l'imaginaire, des illusions folles, des mirages ouvre la voie à la fantastique créativité de l'esprit humain. « Notre vie est tissée de l'étoffe dont les rêves sont faits » (W. Shakespeare).

Le monde imaginaire est proliférant, il transgresse les contraintes, l'espace, le temps.

Il faut ne laisser personne prendre nos rêves en otage, réduire nos chimères en esclavage, endormir nos fantasmes, anéantir nos illusions, manipuler, soumettre nos désirs.

L'imaginaire tient à un fil...

Patricia Ide et Michel Kacenelenbogen.

## Le crépuscule de la démocratie

La pensée, la vraie, est l'audace de penser par soi-même : « sapere aude » (devise des Lumières).

Sous les fantasmagories chatoyantes de la démocratie mise en scène plutôt qu'en acte, n'y aurait-il pas le sourd triomphe du totalitarisme, « tranquille » celui-là, c'est-à-dire sans violence manifeste, et même accompagné de douces musiques d'aéroport et de supermarché ?

« Démocratie » fait partie de ces mots qui, comme « liberté », sont d'autant plus invoqués qu'ils ont perdu tout sens et souvent toute réalité. Les valeurs démocratiques, au nom desquelles l'Occident donne des leçons au monde, voire engage des opérations militaires, sont malmenées, dévoyées, remises en cause.

Les affrontements de pensée, si bénéfiques dans une démocratie vivante, deviennent accessoires. [...]

Ce qui domine, ce sont les attitudes conformistes. Mais être conforme demande beaucoup de souplesse, beaucoup de capacité d'adaptation : il ne faut pas avoir raison trop tôt, ni penser trop longtemps ! Il faut, de façon permanente, se situer dans la ligne qui légitime le mieux les intérêts dominants au moment où on s'exprime. Le bonheur et la réussite sociale sont à ce prix !

La télévision est venue perturber les conditions du débat public : « *Les images des médias audiovisuels de masse sont des machines ressassantes où s'épanouissent et triomphent, superbes et bêtes, les stéréotypes* ». L'image des débatteurs est devenue l'élément principal d'impact de leurs propos.

Le débat devient absence de discussion.

BELLON (A.) et ROBERT (A.-C.), *Un totalitarisme tranquille*, Editions Syllepse, 2001.

## Le citoyen

Le mot avait disparu depuis longtemps, sa réapparition nous plaît autant qu'elle nous inquiète : quelle auberge espagnole en effet ! Un citoyen est un être conscient, politique et respectable. La société actuelle parle d'autant plus qu'elle en a peur. C'est la confiance dans l'homme qu'il faut restaurer car il n'y a pas de sortie de la crise actuelle avec des hommes redevenus sujets.

Être citoyen, c'est avant toute chose, vouloir exercer la liberté de l'esprit alors que le discours dominant nous présente comme seule liberté le droit d'être conforme. La Raison est, en effet, d'après Descartes, le doute avant toute chose. L'attitude qui consiste à présenter des vérités comme étant non discutables s'apparente plus au totalitarisme de la pensée qu'à une recherche rationnelle.

Il faut donc retrouver le sens du débat. Il est inconcevable que, sur la plupart des sujets d'importance, il soit impossible de remettre quoi que ce soit en cause sans que les hommes d'influence ne l'aient accepté.

La recreation du débat politique est le cœur de cette vivification. Rien ne justifie que les individus soient contraints par les dogmes, ainsi élaborés soient-ils. Le débat et surtout l'éthique du débat doit trouver sa place dans la cité, sans démagogie et sans frayeur.

Aujourd'hui l'histoire doit retrouver sa force et le progrès un sens nouveau ; l'histoire est avant tout celle des hommes. Une étape est franchie ; une autre s'annonce, difficile et contradictoire. Dans la longue marche de l'humanité, un nouveau contrat social est à élaborer ; son

émergence passe avant toutes choses par le dépassement du tout « économique ».

Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, il est aussi gardé par de braves gens. Une société vit au travers des images qu'elle se donne à elle-même. Et la figure du consommateur débonnaire, en remplaçant celle du citoyen, garde les portes du nouveau monde post-démocratique. Tranquillement, l'esprit humain sort de lui-même fasciné par son propre affaiblissement, enivré de ses reniements et de son irresponsabilité. Et la démocratie, contrat qui légitimait naguère la vie en société pour des citoyens libres et égaux, devient optionnelle pour des individus dépossédés de toute souveraineté.

C'est au cœur de l'humanisme qu'il faut replonger pour faire renaître le liberté de demain, pour réaffirmer la place centrale de l'homme dans la société, pour réimposer la Raison comme fondement de la liberté et de la démocratie.

BELLON (A.) et ROBERT (A.-C.), *Un totalitarisme tranquille*, Editions Syllepse, 2001

BELLON (A.) et ROBERT (A.-C.), *Un totalitarisme tranquille*, Editions Syllepse, 2001



## La fracture

Le Xxe siècle est à la fois celui des génocides et de la pénicilline. Du terrorisme et du confort. Du totalitarisme et de la démocratie. De la prise d'otages et de la libre circulation des personnes. Des enfants soldats et de l'Unicef...

Nous avons cru au progrès, voulu le renouveau permanent des sciences, des techniques, de la médecine, l'égalité sociale et économique, l'accès à la connaissance et à l'information.

L'éclosion de la culture de masse internationale donnera le cinéma, la bande dessinée, le jazz, le rock, la radio, la télévision, la mode, l'ordinateur. Ici, le rôle de la télévision est prépondérant.

On nous annonce des bouquets de milliers de chaînes numériques pour bientôt. Internet va nous faire accéder à des « niches » de plus en plus étroites, nous permettant de ne nous intéresser qu'à ce que nous connaissons déjà, ou à ce qui nous ressemble, jusqu'au narcissisme.

La communication s'oriente vers plusieurs fractures.

L'une de ces fractures médiatiques nous la vivons déjà, avec l'opposition type TF1-Arte. D'un côté, les maîtres de l'audimat, scannant de façon de plus en plus scientifique le moindre neurone majoritaire dans le cerveau du téléspectateur, luttant âprement à chaque milliseconde contre le zap, n'offrant quasiment plus que de la demande statistique en vedettes, en sujets, en images. De l'autre, les chaînes d'éducation, d'information et de culture, en guérilla permanente pour leur survie et leur légitimité, et recueillant tant bien que mal les fruits d'un

effort de qualité qui semble dépassé, au regard des règles du marché.

C'est le divertissement basique et consensuel contre l'élitisme. La déconnexion s'accroît entre la classe subissante et la classe pensante.

Or, précisément, un des grands espoirs de la culture de masse était le contraire. Une des ambitions était qu'elle soit un forum, un point de rencontre entre les créateurs, les intellectuels, les auteurs et le public, par l'entremise de certains médiateurs. Quand la radio et la télévision arrivent, elles rendent familières et familiales bien des choses et des idées auxquelles des centaines de milliers de personnes n'avaient jamais eu accès. La peur de la culture, ou même le coût de la culture avaient trouvé un début de remède. Par hypothèse, les médias dédramatiseraient la connaissance, sans doute mieux que l'école et la presse n'avaient su le faire jusque-là.

Comment est-on passé de la vulgarisation à la vulgarité ?

De la télévision pédagogique à la télévision assommoir ?

De la bande dessinée aux mangas ? Du cinéma d'auteur

au *cops movie* ? Du rock'n'roll au gangsta rap ?

Par la surenchère. Le toujours plus, toujours plus fort, toujours plus violent, plus sexe, plus sensationnel, plus rapide, de moins en moins divers et de moins en moins signifiant.

MOULIN (M.), *La surenchère, (l'horreur médiatique)*,  
Bruxelles, Editions Labor, 1997

Je voudrais prendre la parole !!!!

Bonsoir,

Selon la dépêche AFP du 9 juillet 2004, Patrick Le LAY, Président Directeur Général de TF1, interrogé parmi d'autres patrons dans un livre s'intitulant « *Les dirigeants face au changement* » (Editions du Huitième jour) affirme par écrit les éléments suivants :

*« Il y a beaucoup de façons de Parler de la télévision. Mais dans une perspective « business », soyons réaliste : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola à vendre son produit (...).*

*Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions sur TF1 ont pour vocation de le rendre disponible (...) ».*

Je suis comédien, et j'estime que mon métier à moi, c'est de rendre le cerveau humain un peu plus disponible à la beauté, à la sagesse, à l'émotion, à l'ironie, à la critique et à la fantaisie.

Je suis comédien, et j'estime que mon métier, c'est peut-être aussi de rendre le cerveau humain plus résistant au monde dans lequel vit Monsieur Patrick Le Lay, Président Directeur Général de TF1.

Je vous remercie et je vous souhaite une bonne soirée.

Claude Semal.

## « Le bidouillage »

La recherche du sensationnel à tout prix amène à scénariser la réalité, à « bidouiller » l'information, à la travestir, à la mettre en scène et à la plier aux scénarios que les journalistes ont en tête. Les responsables des chaînes se méfient de plus en plus du réel, de son côté brut, hirsute, sauvage. Il ne le trouve pas très télégénique et semble convaincu que seul le faux est esthétique et se prête à la mise en scène. Ils estiment que, certes, le monde est fait pour être filmé, mais qu'on ne peut le filmer n'importe comment.

Il faut que le scénario fonctionne et non qu'il « corresponde » à la réalité.

Les journalistes s'intéressent à l'extraordinaire, à ce qui n'est pas quotidien et le quotidien doit offrir quotidiennement de l'extra-quotidien, ce n'est pas facile...

D'où la place qu'ils accordent à l'extraordinaire ordinaire, c'est-à-dire les faits divers.

Les faits divers, qui ont toujours été la pâture préférée de la presse à sensations, sont aussi des faits qui font diversion. Une part de l'action symbolique de la télévision, au niveau des informations par exemple, consiste à attirer l'attention sur des faits dont on peut dire qu'ils sont omnibus – c'est-à-dire de nature à intéresser tout le monde.

Le principe de sélection, c'est la recherche du sensationnel, du spectaculaire. La télévision appelle à la *dramatisation*, au double sens : elle met en scène, en images, un événement et elle en exagère l'importance, la gravité, et le caractère dramatique, tragique.[...]

Le scoop est une contrainte terrible. Pour être le premier à voir et à faire voir quelque chose, on est prêt à peu près à n'importe quoi, et comme on se copie mutuellement en vue de devancer les autres, ou de faire autrement que les autres, on finit par faire tous la même chose, la recherche de l'exclusivité, qui, ailleurs, produit l'originalité, aboutit ici à l'uniformisation et à la banalisation.

BOURDIEU (P.), *Sur la télévision*, Paris, Raison d'agir Editions

RAMONET (I.), *La tyrannie de la communication*, Gallimard, 2002

## Quand les mots perdent leur sens, la société perd son âme

Les mots ne peuvent rien face aux images, et le principal vecteur d'information, de socialisation, n'est plus capable de propager les grandes théories, les concepts politiques, philosophiques et pour finir démocratiques. Le tronc commun du savoir s'amincit. On ne manie plus des idées, on se souvient d'images. Et de celles-ci aussi l'intellectuel se trouve de plus en plus écarté.

L'évolution du vocabulaire, sous une apparence paisible, n'est pas un pur sacrifice à la mode ou à un quelconque respect des autres. Les mots sont, au contraire, les instruments d'un combat féroce contre toute contestation de l'ordre établi. Ainsi le discours onctueux sur le respect nécessaire de la différence des autres participe-t-il à la disparition du débat critique, de la contestation raisonnée.

Dans son roman *1984*, Orwell nous montre une société totalitaire qui impose son entreprise en recréant une langue, la novlangue, inapte à exprimer les remises en cause ; ainsi le ministère de la police y est-il nommé ministère de l'amour.

De nos jours, en Iran, Salman Rushdie a été condamné pour son livre *Les versets sataniques* par un organisme dit « *de la tolérance religieuse* ».

Nommer, on le sait, c'est faire voir, c'est créer, porter à l'existence. Et les mots peuvent faire des ravages : islam, islamique, islamiste. Il m'arrive d'avoir envie de reprendre *chaque mot* des présentateurs qui parlent souvent à la légère, sans avoir la moindre idée de la difficulté et de la gravité de ce qu'ils évoquent et des responsabilités qu'ils

encourent en les évoquant, devant des milliers de téléspectateurs, sans les comprendre et sans comprendre qu'ils ne les comprennent pas. Parce que ces mots font des choses, créent des fantasmes, des peurs, des phobies...

BEGLE (J.), *Célèbrièveté*, Paris, Editions Plon, 2003

BOURDIEU (P.), *Sur la télévision*, Paris, Raison d'agir Editions, 1996

## La triste réalité de la télé

La télé-réalité est une nouvelle forme d'écriture télévisuelle, qui met l'humain au centre du jeu, et bannit toute forme de commentaire, de leçon ou de morale à tirer des scènes de la vie quotidienne qui se déroulent devant nous.

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! Si les caméras filment ces nouveaux venus, si les flashes crépitent, si les journalistes s'intéressent à eux, c'est que leur sort est particulièrement enviable et qu'ils méritent d'être imités. Or, les familles recomposées, l'anonymat des grandes villes, l'individualisme et le culte de la performance du monde du travail accordent une place de plus en plus faible à l'individu, à sa singularité, son originalité, sa spécificité. Et cette notoriété factice que crée la télé-réalité lui laisse croire qu'il peut s'épanouir dans la lumière des sunlights et y révéler toutes les facettes de son personnage. En un mot, la célébrité libère, redonne à ceux qui y accèdent l'identité que la modernité et la société leur ont volée. Ce n'est plus « je pense donc je suis », mais « j'apparais à la télévision donc j'existe ».

BEGLE (J.), *Célébrièveté*, Paris, Editions Plon, 2003.



« Vous n'avez encore rien vu ! »

Le réservoir d'individus prêts à tenter l'expérience de la télé-réalité est immense et celui de ceux décidés à regarder leurs congénères s'ébrouer devant eux est aussi profond qu'un tonneau des Danaïdes. Dès lors, pourquoi voulez-vous que cette forme de télévision cesse de si tôt ? Aux Usa, ce sont 60 millions de personnes qui se sont inscrites pour participer à *Pop Idol* !

Pour grapiller quelques gouttes de célébrité, les participants sont prêts à perdre beaucoup à commencer par leur dignité. Nombre de ces émissions sont fondées sur l'humiliation, et les hommes et les femmes objets de *l'île de la tentation* ou les épreuves dégradantes de *Fear Factor* ne font plus couler d'encre et on ne leur oppose plus aucun jugement moral.

En 2004, la chaîne FX proposera à une centaine d'Américains de concourir pour être candidat à l'élection présidentielle... Discours, programmes, compétences, *American Candidate* offre à des anonymes une véritable tribune pour s'installer à la Maison blanche !

Et il faudra chaque jour de plus en plus d'émotions, d'exceptions, de larmes et d'effrois pour séduire le public. Vous n'avez encore rien vu !

## La télépoubelle

Naguère, les grandes chaînes se proposaient encore de faire découvrir le monde extérieur aux téléspectateurs. L'écran du téléviseur était, métaphoriquement, la fenêtre par laquelle le citoyen pouvait regarder le monde et sa diversité. Aujourd'hui la télévision dans son ensemble se resserre autour d'un centre d'intérêt principal : la télévision elle-même. Ce phénomène est très bien illustré par l'importance grandissante qu'accorde la presse écrite *people* aux « stars » du petit écran. La télévision répond aux attentes du plus grand nombre de spectateurs dont elle constitue bien souvent la culture unique. Devant l'aggravation des inquiétudes collectives, elle est tentée de transformer en spectacle le malheur social.

La télépoubelle, qui s'intéresse plus au local qu'à l'international, aux individus plus qu'aux groupes, davantage au destin personnel qu'aux destinées collectives, et qui cherche à produire un effet de miroir et d'identification chez le spectateur, exerce une grande influence sur le contenu des journaux télévisés. Le journal du soir est désormais rempli de reportages sensationnalistes, l'information générale d'ordre criminelle sert d'ouverture aux journaux télévisés, la priorité est donnée aux faits divers, à la météo et néglige l'international. Il faut répondre aux attentes du public et rejoindre l'opinion majoritaire pour faire un maximum d'audience : c'est la *vox populi*. C'est la négation de l'info : on dit au public ce qu'il pense et ce qu'il sait déjà. Ce n'est pas de l'information mais de la confirmation.

RAMONET (I.), *La tyrannie de la communication*, Gallimard, 2002.

## L'urgence

Le temps est une denrée extrêmement rare à la télévision. Et si l'on emploie des minutes si précieuses pour dire des choses si futiles, c'est que ces choses si futiles sont en fait très importantes dans la mesure où elles cachent des choses précieuses. Or pour beaucoup, la télévision est la source unique d'informations. En remplissant le temps avec du vide, on écarte les informations pertinentes que devraient posséder le citoyen pour exercer ses droits démocratiques.

Est-ce qu'on peut penser dans la vitesse ? Est-ce que la télévision, en donnant la parole à des penseurs qui sont censés penser à vitesse accélérée, ne se condamnent pas à n'avoir que des « fast-thinkers » ? La réponse est, me semble-t-il, qu'ils pensent par « idées reçues », idées reçues par tout le monde, banales, convenues, des idées qui quand vous les recevez sont déjà reçues, en sorte que le problème de la réception ne se pose pas. Quand vous émettez une idée reçue, c'est comme si c'était fait ; le problème est résolu : la communication est instantanée.

On ne mesure jamais assez ce que la question du temps catalyse comme enjeux pour la démocratie. C'est au nom de la vitesse que l'on présente les raisonnements les plus sommaires, que l'on phagocyte les assemblées, que l'on raccourcit les débats parlementaires. Or, la démocratie est une institution qui prend du temps et il faut savoir se le donner. La rapidité n'est pas, en elle-même, une valeur démocratique.

L'ère médiatique impose une réflexion sur l'éthique du débat. Un débat se construit. Il lui faut du temps pour être

clair, la télévision n'en a pas ; il faut pouvoir y développer des idées, on n'échange que des propos partiels et hachés qui deviennent des caricatures...

BOURDIEU (P.), *Sur la télévision*, Paris, Raison d'agir Editions, 1996

## Sans dessus dessous

Et si nous commençons à exercer le droit jamais proclamé de rêver ?

Et si nous délirions durant quelques instants ?

Nous allons porter les yeux au - delà de l'infamie, pour deviner un autre monde possible, un autre monde où on introduira dans le code pénal le délit de stupidité, que commettent ceux qui vivent pour posséder ou pour gagner, au lieu de vivre tout simplement pour vivre, comme on oiseau qui chante sans savoir qu'il chante et comme un enfant qui joue sans savoir qu'il joue.

Un monde où le téléviseur cessera d'être le membre le plus important de la famille et sera traité comme le fer à repasser ou la machine à laver.

Mais aussi un monde où les économistes n'appelleront plus « niveau de vie » le niveau de consommation, et n'appelleront plus « qualité de vie » la quantité de chose.

Enfin, un monde où la perfection restera l'ennuyeux privilège des dieux.

Mais dans ce monde fou et foutu, chaque nuit sera vécue comme si elle était la dernière et chaque jour comme s'il était le premier.

GALEANO (E.), *Sans dessus dessous*, Le Monde diplomatique, septembre 2004.

## Campagne électorale

L'abstrait n'a pas d'image donc il nous faut du concret. Il faut donc personnaliser au maximum la politique. Et la vie politique devient un combat d'hommes charnels, filmables, plutôt qu'un choc d'idées. Souvent, on atteint par là le comble de l'illusion : questions de plusieurs

journalistes en tir groupé, sondages en direct, appels des téléspectateurs... tout tend à accréditer l'idée que le leader interrogé va être jugé sur son analyse de la situation ou sur son action. Or, en fait, le verdict détermine seulement si le responsable politique a été jugé convaincant. C'est en effet la personne qu'on juge, sa psychologie, son caractère, sa maîtrise, et non sa politique. A ce titre il n'y a plus de différence entre une « émission politique » et une « émission grand public du samedi soir ». Ce que jugent les spectateurs c'est la performance en matière de mentir-vrai.

RAMONET (I.), *La tyrannie de la communication*, Gallimard, 2002.

## Souriez, vous êtes filmé

Filmées à l'aide de caméras de surveillance ou à travers des miroirs sans tain, certaines émissions reproduisent un dispositif typique de contrôle policier, carcéral qui est renforcé par l'élimination des angles morts, les caméras infrarouges, la multiplication des plongées... qui donne aux spectateurs une sensation de puissance, de maîtrise, et en même temps, renforce à la longue le sentiment dominateur et paternaliste à l'égard des enfermés volontaires. Ce sentiment d'omnipotence, encore souligné par le fait que les personnages ont généralement une psychologie simple, facile à lire, conduit les téléspectateurs à s'attacher aux « héros » de la série et explique en partie l'émerveillement collectif devant tant de scènes simples, vides, banales, tant de dialogues nuls, et tant de situations zéro.

Ces émissions dont la dynamique se fonde sur l'élimination progressive (liquidation symbolique) des participants par le vote des téléspectateurs, sont une belle illustration des errances qu'amène ce type d'émission où se tressent inextricablement voyeurisme et exhibitionnisme, surveillance et soumission et, contribuent carrément à installer un « fascisme rampant ».

RAMONET (I.), *La tyrannie de la communication*, Gallimard, 2002.

## Confusion

*Je cherche un sens à la réalité.*

*Je voudrais me cacher dans un coin hargneux d'Afrique.*

*Là où des hommes s'entretuent en invoquant des griefs tribaux transmis oralement.*

*Je vois maintenant dans la jungle qu'ils habitent un endroit où je peux être un peu sûr, que les conduites humaines ne sont pas manipulées par l'invisible qui nous poursuit.*

*Là-bas, les leçons sont transmises par les anciens et enseignées par les plus sages.*

*Voilà le véritable savoir.*

*Là-bas les vieux chefs tribaux savent que l'information n'est pas la connaissance.*

*La télévision ne peut que détourner l'homme de cette sagesse et l'asservir au pire des démons : la confusion.*

*Car c'est bien la plus grande vérité de notre ère : l'information n'est pas la connaissance.*

Texte de Caleb Carr